



Divagations

Michel Vernes

Introduction par Roger-Henri Guerrand

Collection Restitutions - Éditions HYX, 2000.

INTRODUCTION

À travers l'Histoire universelle, afin de se rassurer sur les « constantes » du comportement humain — dans le Bien comme dans le Mal —, on aime découvrir des « familles d'esprits » : celles des « érudits », dont plusieurs types ont franchi les siècles, présentent à chaque fois, malgré leur originalité, la même caractéristique. Ils expriment les aspirations de leur siècle bien que la finesse de leurs observations dépasse d'abord l'entendement commun. Ainsi il est évident que le dépouillement systématique, durant tout le XIXe siècle, des cartulaires et obituaires, des chartiers et des terriers du Moyen Âge n'avaient rien pour attirer l'attention du grand public. Or, c'est sur cet ensemble de pièces indiscutables qu'a été peu à peu fondée la connaissance d'une période dont nos contemporains font actuellement leurs délices.

Michel Vernes appartient à cette race infatigable de fouilleurs patients mais avec l'abandon de toute « moralité » qui caractérise les érudits les plus singuliers du XXIe siècle. La distinction entre sujets « nobles », par exemple la réception des ambassadeurs siamois à la cour de Louis XIV, et « ignobles » — 200 pages sur l'histoire des « commodités » et autant sur celle du bidet — leur est totalement étrangère. La cuisine, ses machines, ses odeurs ; l'architecture des pièces montées — quel rapprochement ! — ; les « serres à concombres » ; non, Messieurs-Dames, on n'accède pas facilement à tel ou tel établissement de « recherches » avec un casier aussi chargé de grossièretés. Soyons plus précis ! L'affreux Vernes incarne un type de jouisseur des plus pervers car il veut nous faire accepter ses vices sous le couvert d'une investigation scientifique. Eh bien, oui ! Il a ses raisons et je les partage. Pensaient-ils à la cuisine avec sa préposée recluse dans un espace enfumé ? Je veux dire quelque chose au sujet d'une valeur à laquelle nous tenons, nous les matérialistes cyniques (et abjects). Longtemps, les moralistes s'y opposèrent, mais c'est maintenant impossible car elle s'est intégrée à l'idéal social des « masses », il s'agit du « confort »... Il est réjouissant de penser que ce terme méprisable — j'y reviendrai — dérive du latin ecclésiastique des premiers siècles de l'ère chrétienne : « confortare » y signifie consolider, renforcer, fortifier. Ce sont les Britanniques, ces pragmatistes répugnants, qui adopteront le terme « confort » — transformé en « comfort » — pour désigner tout ce qui constitue le bien être matériel et les aisances de la vie. Chateaubriand et Balzac emploieront le mot dans ce sens, ce que corrobora excellemment Charles Nodier : « C'est un anglicisme très intelligible et très nécessaire à notre langue, où il n'a pas d'équivalent ; ce mot exprime un état de commodité et de bien être qui approche du plaisir, et auquel tous les hommes aspirent naturellement sans que cette tendance puisse leur être imputée à mollesse et à

relâchement des mœurs » (1). Le bibliothécaire de l'Arsenal savait sans doute que le « Dictionnaire de l'Académie française » (édition de 1823) en demeurait toujours à l'acception ancienne de « secours » ou « d'assistance ». Il ne signalait même pas l'adjectif « confortable », pourtant déjà employé avant la Révolution : substantivé, il désignait un fauteuil. Manifestement, les Quarante ne se rendaient pas compte que la société industrielle, stimulée par les progrès de la Science, sollicitait désormais en permanence les ingénieurs et les techniciens plutôt indifférents à la vie future. De ce nouvel état d'esprit, témoignent les socialistes « utopiques », au premier rang desquels figure Charles Fourier, le théoricien du « phalanstère », première idée d'un immeuble dans lequel tous les habitants jouiraient d'un confort permanent et inconnu jusqu'alors : chauffage central, eau chaude et froide, atelier de plats cuisinés, espaces de réunions et de loisirs (2). À la même époque, précurseur en Europe continentale de tous les industriels qui se préoccupèrent du logement de leur personnel, le charbonnier Henry de Gorge, propriétaire de la mine du Grand Hornu, près de Mons, en Belgique, réalise le rêve de Fourier dans un ensemble de pavillons où, suivant ses propres termes, il voulut donner à ses ouvriers « le sens d'un bien-être inouï ». À l'ère des bourgeois conquérants, le bonheur quotidien serait-il en passe de se trouver à la portée de tous ?

N'allons pas si vite ! En tout cas, pour la classe au pouvoir, débute « le temps du capiton » dont un rédacteur de « l'Illustration » décrit le nouvel espace (3) : « On se réunit dans le petit salon bien clos par de bonnes portières, des bourrelets de soie et les doubles draperies qui ferment hermétiquement les fenêtres... Un bon tapis est sous les pieds... Une profusion d'étoffes garnit les fenêtres, couvre la cheminée, cache les boiseries. Le bois sec, le marbre froid, sont dissimulés sous le velours de la tapisserie. » La volupté se dégageant de ce cadre existentiel ne manquera pas de susciter l'inquiétude des autorités ecclésiastiques. Au début du Second Empire, Monseigneur Pie, le représentant le plus autorisé de l'Ultra-montanisme, dénonce « ce confortable qui énerve les caractères, qui dévore, comme une plante parasite, les forces vitales de l'âme, qui rapetisse les intelligences et concentre l'homme tout entier dans les soins minutieux d'un assemblage de boudoir... dans ces mille riens qui sont devenus une nécessité du temps présent ». Et le prélat de poser une question à ses yeux essentiels : qui ne sent combien il est vulgaire de s'abandonner entre les bras d'un trop bon travail ? Le caractère diabolique du confort ne souffre aucun doute. Grâce à lui, nous voulons retrouver le paradis d'avant le péché originel. Toute aspiration de ce type est donc un péché mortel. « Car, écrit le saint évêque, le confort est pour la résurrection glorieuse, et non pour avant. Il faut faire bon marché du confort d'ici-bas, jeter ce lest, pour que l'âme vive et rayonne un jour sa joie sur la chair transfigurée ». Un modèle est proposé aux fidèles, celui de Benoît Labre qui vécut volontairement dans la crasse permanente : il sera béatifié en 1860 et l'Église catholique en profitera pour critiquer, une fois de plus, un siècle trop orienté vers « l'utilitarisme et le confortable ». Or Renan, en apparence irréductible adversaire des fidèles de ses anciennes croyances, ose attribuer aux femmes un rôle néfaste dans cette recherche si dangereuse du « confort » : « Au lieu d'engager les hommes dans des entreprises hardies, des travaux héroïques, elles leur demandent de la richesse afin de satisfaire un luxe vulgaire. Les soucis du ménage sont ainsi devenus de graves affaires et le train général du monde s'est mis au service des instincts de la femme, non des grands instincts par lesquels elle reflète, à sa manière, l'idéal divin de notre nature, mais des instincts inférieurs qui forment la partie la moins noble de sa vocation » (4). Espérons que le savant professeur au Collège de France n'a jamais su que les plus belles réussites dans le domaine des grands magasins — ils seront les premiers à vouloir mettre le confort à la

portée de tous — doivent être imputées à deux couples exceptionnellement unis, Aristide Boucicaut et Marguerite Guérin pour le « Bon Marché », Ernest Cognacq et Marie-Louise Jay pour « La Samaritaine »... Il est déjà trop tard pour vaticiner contre la « mollesse ». Dans le dernier tiers du XIXe siècle, les « matérialistes » ont gagné la partie contre les contempteurs des commodités de la vie pratique. En 1869, Catherine Beecher, sœur de l'auteur de « La case de l'Oncle Tom », publie aux USA un ouvrage capital, « The American Woman's House », qui marque l'avènement de ce qu'on ne nomme pas encore les « arts ménagers ». En même temps, Pierre Larousse, dans son « Grand Dictionnaire universel du XIXe siècle » (1866-1879), réserve trois colonnes à l'histoire du confort en concluant par les lignes suivantes : « Le confortable, fils de la richesse, fait l'éloge de la société qui a su se le procurer. »

Après la première guerre mondiale, deux personnages étonnants — auxquels Vernes devrait bien consacrer un ouvrage — vont inventer les « arts ménagers », encore une expression suspecte. Le premier est un ingénieur chimiste, disciple du docteur Édouard Vaillant, leader de la gauche « avancée » au début du XXe siècle, le député socialiste du Cher Jules-Louis Breton (1872-1940). Sous-secrétaire d'État aux Inventions pendant les hostilités et l'un des promoteurs du char d'assaut, il a déjà été à l'origine de plusieurs lois sociales et — pour des raisons qui nous échappent encore — se passionnera pour le matériel ménager. À son initiative, le 18 octobre 1923, s'ouvre, au Champ de Mars, à Paris, le premier salon mondial des appareils ménagers : il reçoit 100.000 visiteurs. Trois ans plus tard, en 1926, cette manifestation, devenue le « Salon des Arts Ménagers », s'installe au Grand Palais et elle ne le quittera plus jusqu'en 1939 — XVIe salon — qui accueillera 608.646 personnes. L'expression « arts ménagers » a été inventée par Breton : avant lui, on parlait seulement de « travaux » et « d'enseignement ménager ». Le nouveau concept, qui brise un cadre exclusif des tâches domestiques pour concerner toute la maison, son outillage et son décor, sera admis, en 1950, dans le Larousse. Œuvrant dans le même sens que Breton, apparaît maintenant une femme Licenciée-ès-Lettres, diplômée d'Études supérieures de Philosophie — une rareté chez les femmes, à cette époque —, Paulette Bernège, la même année que le premier salon du Grand Palais, fonde à Nancy un Institut d'organisation ménagère : il est soutenu par une revue, « Mon chez moi », qui durera jusqu'en 1930. Deux ans plus tard, dans le cadre du « Musée social », lieu géométrique de nombreuses initiatives, y compris féministes, depuis la fin du XIXe siècle, P. Bernège participe à la création d'une « Ligue d'organisation ménagère » dont elle sera la secrétaire générale. Après la découverte de l'ouvrage de Christine Frederick, animatrice du taylorisme ménager aux USA (5), P. Bernège, dans sa volonté de « rechercher le mieux-être dans chaque intérieur familial », multiplie les conférences — en France et à l'étranger —, publie des livres et des brochures destinés à mettre au point une « physiologie de l'habitation ». Elle l'expose dans son meilleur travail — dédié au ministre Louis Loucheur — « Si les femmes faisaient les maisons » (6) qui rejoint sans peine les anticipations de Fourier et de J.-B. Godin, le créateur du familistère de Guise. En partant du principe que « le tuyau est l'élément essentiel de la civilisation », P. Bernège prévoit que chaque appartement d'immeuble — son type préféré de logement — disposera d'une batterie de dispositifs originaux : une « bouche d'ozone » pour purifier et désinfecter l'air ; une « bouche de vide », sorte d'aspirateur ; une chute d'ordures ; une chute de linge sale l'emportant directement dans la buanderie d'immeuble pourvue de machines à laver électriques, d'essoreuses et de séchoirs ; une chute de lettres permettant d'envoyer directement son courrier à la boîte centrale de la maison. Ici, règne l'électricité : P. Bernège

est certainement la première théoricienne du confort à affirmer, bien avant la deuxième guerre mondiale, qu'un compteur-lumière de cinq ampères ne suffit plus dans les logements modernes. Le courant-force s'impose et toutes les pièces seront munies de quatre prises au minimum. Reste que certains « moralistes » n'ont pas désarmé : ils tenteront, après la Libération, une ultime offensive contre l'abject « confort ». On fait donc donner les grandes voix, celle de Georges Bernanos étant, à cette époque, spécialement écoutée : « En somme, ce monde ne veut que le confort, il le veut coûte que coûte, et pour tromper les autres et se tromper lui-même, il déclare que ce confort est précisément la Justice » (7). Cette belle phrase creuse ne tient malheureusement aucun compte du réel. La majorité de la population française vit alors dans des taudis et Paris dénombre près de 200.000 personnes croupissant dans dix-sept îlots insalubres répertoriés par les techniciens des services d'Hygiène de la capitale.

Pour sa part, l'essayiste suisse Frédéric Hoffet (8) attribue l'invention du confort au protestantisme, « accusation » reprise par l'architecte et urbaniste Gaston Bardet (9) dont les extravagances bien connues passent cette fois toute mesure. Ne prétend-t-il pas que l'apparition de la salle de bains, c'est-à-dire la « supériorité du corps » (?), annonce la décadence d'une civilisation, ce qui est prouvé, selon lui, par des exemples historiques. Ainsi, Abraham a quitté Ur avant son effondrement : les fouilles ont révélé de nombreuses salles de bains installées dans cette ville. On en dénombrait plus de cent dans le palais du roi aztèque Moctezuma. De nos jours, aux USA, poursuit Bardet, on commence à s'apercevoir de la dégénérescence qu'entraînent des ablutions quotidiennes. En bref, « les racines du confort laïque et obligatoire sont une mystique de l'action qui a entraîné à une mystique de la fabrication d'où découle une mystique de la consommation ». Ainsi se produit un renversement de la hiérarchie des valeurs, la Terre ayant pris la place du Ciel... Dans quelle planète se croit-il donc, l'ancien thuriféraire de Mussolini ? De là-haut, il n'entendra sans doute pas le cri de l'abbé Pierre — mars 1954 — qui ose réclamer un peu de ce « sale » confort pour mener une vie vraiment humaine. La construction de 250.000 logements en douze mois est enfin atteinte en France en 1955 : cette année-là, le salon des Arts ménagers reçoit 1.402.299 visiteurs alors que la revue « Arts Ménagers » dépasse les 200.000 exemplaires mensuels. Partout en Europe, la science ménagère est sortie de son statut inférieur. Depuis l'initiative danoise prise en 1935, les instituts de recherche spécialisés se sont multipliés : Norvège, 1939 ; Suède, 1944 ; Suisse, 1948 ; Pays-Bas, 1950 ; Allemagne, 1952. La France et la Grande-Bretagne n'ont pas jugé utile la création d'un organisme central mais la recherche consacrée aux « vils détails du ménage » n'y est pas pour autant négligée. Car nos penseurs « officiels » — du jamais vu ! — se mettent à célébrer le « confort » du haut des tribunes les plus élevées. L'ingénieur Jean Fourastié, l'inventeur du concept des « Trente glorieuses » — il connaît et apprécie l'apport décisif de Breton et de Bernège — n'hésite pas à écrire que « le confort évite la dissipation stérile des forces physiques et des activités subalternes en favorisant une activité maxima des facultés proprement humaines. L'économie obtenue se concrétise par une économie de temps, le bien le plus précieux des temps modernes ». À quoi l'historien Lucien Febvre ajoute que les Arts ménagers sont soutenus par une nouvelle éthique de la nature féminine et « la volonté de continuer son émancipation, de lui offrir toutes les possibilités de carrière que l'homme, jusqu'à présent, se réservait jalousement. » (10) Tout de même, là encore, prenons garde ! Ces messieurs — membres éminents de diverses académies — parlent productivité accrue, économie de temps, promotion professionnelle, vertus essentielles au bon fonctionnement de la

machinerie démocratico-capitaliste. Aucun ne se hasarde à lancer des mots aussi douteux que jouissance, volupté, hédonisme enfin, c'est-à-dire exprimant la satisfaction des « plus bas instincts de notre nature déchue », comme le disait si gentiment Sa Sainteté le Pape Pie XII. Malheureusement, on sent bien que Vernes s'y abandonne, à ces terribles et puissantes pulsions, et qu'il les satisfait à la cuisine, au café, au musée, dans les serres même, cette domestication totale de la nature dans ses manifestations les plus exotiques. Ah la « Victoria Regia » qui s'étale à Berlin, on aurait tellement envie d'y poser son petit dernier pour un cliché historique !

Bref, voici un ouvrage à mettre seulement dans des mains averties, celles qui ne prennent pas le réel quotidien avec des pincettes, celles par exemple de la joyeuse brigade des historiens de la vie privée : leur alacrité se manifeste désormais en permanence tandis que les pisse-froid doivent se taire et écouter. Ils nous apprennent en effet à jouir de toutes choses en connaissance de cause et non en consommateurs abêtis. Quand on a savouré Vernes, on n'entre plus dans une cuisine ni dans un café de la même façon. Nous sommes déniaisés et éclairés. Amen.

Roger-Henri Guerrand.

-
1. *Examen critique des dictionnaires de la langue française*, 1828.
 2. *Traité de l'Association domestique-agricole*, 1829.
 3. 15 février 1851.
 4. *Journal des Débats*, novembre 1855.
 5. *The New Housekeeping, Efficiency Studies in Home Management*, New-York, 1913.
Traduction partielle en français en 1918, complète en 1927 sous le titre *L'organisation ménagère moderne*.
 6. Paris, 1928.
 7. Lettre d'avril 1946 publiée par la « Société des Amis de Georges Bernanos » en juin 1950.
 8. *L'impérialisme protestant*, 1948.
 9. *Cahiers de La Pierre-qui-vire* (abbaye bénédictine), octobre 1952.
 10. Encyclopédie française, tome XIV, 1954, chapitre IV, *Les Arts ménagers au service de la civilisation quotidienne*.